

QUELQUES APPORTS DES MARINS AU LANGAGE DES TERRIENS.

Par A. DE BURBURE,
membre de l'Académie Belge de Marine.

A cette question précise : « Quel est votre livre préféré ? », posée jadis par un enquêteur à Edmond Picard (qui était tout à fait nôtre puisque, après avoir décroché son diplôme de lieutenant au long cours, il devint un des plus éminents jurisconsultes maritimes) le délicieux polygraphe belge répondit sans rire : « Le dictionnaire » !

L'ancêtre avait raison ! Victor Hugo n'avouait-il pas que Littré et consorts constituaient pour lui une œuvre de prédilection et Camille Lemonnier ne faisait-il pas du « Dictionnaire d'Étymologie Française », d'E. Scherer — un éminent savant suisse, qui fut professeur à l'Université de Bruxelles — son passe-temps favori ?

Nous aimons ce souci de rigoureuse exactitude. Il est bon que l'on sache que, en s'aidant de l'incomparable ouvrage étymologique de Scherer, une imposante catégorie de locutions marines, d'un abord assez rébarbatif, apparaissent soudainement, à la réflexion, d'une clarté et d'une richesse souveraine.

Car le parler des navigateurs n'a rien à envier aux autres idiomes des terriens. Disons même carrément que ces derniers doivent beaucoup aux frustes habitués du gaillard d'avant. Tous les jours, en échangeant l'une ou l'autre phrase banale, les terriens prennent, sans s'en rendre compte, quelque chose au vocabulaire coloré des marins.

Par le fait même qu'elle fit naître des idées nouvelles, la navigation, tout en se perfectionnant, ne cessa d'engendrer des mots nouveaux et des locutions bien propres à elle. Mais, lorsque la langue, ou plutôt les langues (car les mêmes caractéristiques se retrouvent ailleurs que dans le français et le flamand) se fixèrent définitivement, on constata que le langage des terriens avait beaucoup emprunté aux marins — et non pas du tout le contraire, comme on pourrait le penser.

Oui, c'est dans ce jargon maritime, un peu malmené par les

puristes, que la langue vulgaire des citadins et des ruraux puise aujourd'hui un tas de termes usuels, de périphrases, de tropes et d'images diverses.

Les terriens se doutent-ils qu'ils parlent en marins lorsqu'ils disent, par exemple : « J'ai **touché barre** à Ostende entre deux trains ». « J'ai **abordé** la lecture de la revue **Wandelaer** ». « J'ai **accosté** Monsieur X... ». « Ce fonctionnaire est d'un **abord** difficile ». « Nous **arrivons** aux vacances ». « Ce mot **dérive** du flamand ». « L'Etatisme est **coulé** à fond » ?

Incontestablement, **aborder**, **accoster**, **toucher à fond**, **toucher la côte**, sont des expressions primitivement maritimes. **Arriver**, **dériver**, tirent évidemment leur origine de rivage, rive (*ripa*).

Guinder fut sans contredit marin avant de passer dans la langue que l'on parle dans les salons.

Gouverner — qui vient de gouvernail (*gubernaculum*) — fut vraisemblablement, dans le principe, un terme spécifique de mer.

Piloter, **lester**, **louvoyer**, **veiller au grain**, **rester ou mettre en panne**, **fuir devant le temps**, **désemparer**, **flibuster**, **saisir l'embellie**, **jeter l'ancre**, **suivre le courant**, **sonder le fond**, et cent autres expressions maritimes sont employées journellement en terre ferme, lorsque, sous une forme imagée, on parle, par exemple, d'aérostation, d'automobilisme, ou de tout autre chose.

Continuons ces exemples de retournements philologiques qui, une fois de plus, prouvent que la langue des marins ne doit absolument rien à celle des terriens.

Lorsque vous dites : **arborer** les couleurs d'un club de football, d'un parti, d'une nation, vous usez d'un vieux terme de mer, car le verbe **arborer** ne peut dériver que du mot **arbor**, arbre, pris dans le sens du mât. En français, le mot **arbre** fut longtemps le seul nom appliqué au mât. On disait l'**arbre de mestre**, l'**arbre de misoine**.

C'est de **mestre** : maître, en italien **maestro**, que dérive le terme actuel et moderne de **mât** — primitivement **mast**, tant en français qu'en flamand. L'**arbre-mestre** étant le grand mât, par abréviation, on supprima le mot arbre. C'est ainsi que, par corruption, le mot de **masto**, **mast** fut appliqué à tous les arbres.

Matelot doit aussi provenir de la même étymologie en passant par l'espagnol : **mastel**, mât; **mastelero**, mât de hune.

Ces mêmes Espagnols ont conservé les mots : **arbol**, mât; **arboladura**, mâturation; **arbolar**, **enarbolar**, mâter.

Si nous disions ici que les termes de pêche, tels que **ligne**, **filets**, **hameçons**, **appas**, **amorce**, ont engendré une foule de figures extrêmement usitées, l'on pourrait nous répondre que ces mots ne sont pas exclusivement marins.

Mais qui pourrait nous refuser : **Echouer** dans une affaire; **se hisser** à la Chambre des Représentants; **s'avérer** dans un fromage ministériel; **signaler** le danger des passages à niveau; **voguer** à pleines voiles vers le succès; **agir**, réussir, marcher contre **vent et marée**; **affronter** une bourrasque.

Citerons-nous encore, comme spécifiquement maritimes, **baisser** ou **amener** pavillon, **ramer** — qui familièrement équivalait à se donner beaucoup de peine, **mettre en quarantaine**, **prendre à sa remorque**, et enfin, **faire naufrage au port**.

Rappellerons-nous qu'**esquiver** vient d'**esquif**, nom donné autrefois au plus léger des canots d'un navire ? Se jeter dans un esquif au moment d'une catastrophe en mer, fuir ainsi l'ennemi ou le naufrage, fut évidemment le sens primitif de **s'esquiver**.

Le nom, ironiquement populaire, de **baderne** — très usité jadis pour désigner, surtout dans l'armée, un butor quelconque — est au propre, le nom d'une vieille tresse molle, flasque, hors de service, presque réduite à l'état de tampon, qu'on place comme un méchant coussin sur certains objets lourds pour amortir les chocs occasionnés par le roulis, ou pour garantir des frottements certaines parties du navire. Ainsi, avant la vulgarisation de l'emploi des viandes frigorifiques, on clouait des bodernes dans les parcs à bestiaux de certains navires, transportant des ruminants de la Plata à Anvers.

Le terme **envergure**, que nous appliquons, par exemple, aux avions, était primitivement marin, ainsi que l'atteste la racine **vergue**. Trois siècles avant de parler de l'**envergure** d'un biplan, on disait l'**envergure** d'un trois-mâts. Le nom de **frégate** a été donné à un oiseau et à un insecte. Et, ce n'est point là le seul emprunt que la science fit au vocabulaire naval.

Sans cesse, dans les discours les moins marins, reviennent les mots **flux** et **reflux** pris au figuré. On dit un **flot** de paroles. Disons-nous que, avec nos déplorables mœurs financières actuelles, ce n'est pas seulement aux écumeurs de mer que les épithètes de **corsaires** et de **pirates** sont appliquées. Enfin, la

cuisine — ou plutôt la gastronomie — a choisi le terme **mariner**, dont l'étymologie ne peut prêter à aucun doute.

La **rafale** étant un accroissement de mauvais temps, **être rafalé**, être pris dans la rafale, veut dire, en argot bourgeois, se trouver dans la misère.

Avoir vent sous vergues (bon vent), **filer droit en route**, c'est avoir la fortune favorable. Les demi-marins disent parfois : **Avoir vent en poupe**. Si nous ne nous trompons, l'expression est généralement comprise, en terre ferme, dans le sens que les marins lui donnèrent les premiers.

Courir un bon bord, c'est être dans la bonne voie, se bien comporter, **naviguer droit**, se bien conduire; **bien naviguer**, se conduire adroitement.

Courir un mauvais bord, c'est être dans la mauvaise voie, soit au physique, soit au moral. Un malade près de mourir, un homme sur le point d'être déshonoré, **courent un mauvais bord**.

Ces locutions sont appliquées au propre pour le bâtiment qui louvoie et qui, n'ayant pas le vent également défavorable des deux côtés, court alternativement **un bon bord** sur lequel il gagne ferme contre le vent, et un **mauvais bord** sur lequel il ne gagne que peu de chose ou même sur lequel il perd du chemin.

Par une nuance assez difficile à saisir, **courir bon bord**, signifie tout autre chose que **courir un bon bord**. Dans le langage maritime, la première de ces expressions veut dire s'adonner au plaisir, faire des blagues. Nous trouvons le même sens dans **courir bordée**, **être en bordée**.

Evoquons-nous ici **tenir bon**, adjuration militaire que l'on retrouvera dans les proclamations dictées pendant la guerre par notre regretté roi Albert ? Cette expression, elle aussi, possède une origine essentiellement marine. En effet, au commandement de **tiens bon !**, les matelots qui tirent sur un cordage cessent de tirer, mais sans lâcher un pouce. Ils **tiennent bon**.

Filer, courir, marcher sur son **erre** (sur sa vitesse acquise), c'est continuer, sans effort, à suivre sa voie.

Naviguer **dans le sillage de quelqu'un**, signifie clairement marcher sur ses traces.

Démâter, c'est — faut-il le dire ? — jeter par terre. Comme un mât est planté debout, quand on terrasse un homme, on le **démâte**.

Appuyer la chasse, c'est poursuivre. **Donner une chasse** signifie, aux yeux des populaires citadins, faire des reproches.

Arrêtons ici des exemples qui seraient faciles à multiplier. Si certains termes du vocabulaire marin paraissent obscurs, il n'est cependant pas malaisé, par de nombreux emprunts réciproques, de les éclaircir singulièrement.

Certes, la langue technique des marins ne sera peut-être pas immédiatement comprise par un novice quelconque arrivant dans un port. Mais il appert, sans conteste, que cette langue, facile à déchiffrer, se trouve composée d'une foule de locutions que les sportsmen et les citadins les plus raffinés se plurent à accueillir, sans se douter qu'elle puisait ses racines dans un « climat » tout à fait différent.
